

PENSER AVEC LAURE

Entretien de Bernard Noël et Paul Buck (trad. Catherine Petit)
paru dans *Cahiers Laure* n° 2, Meurcourt, Éditions les Cahiers, novembre 2019.

Paul Buck – Je pense qu’il serait tout à fait pertinent, en ce qui concerne Laure, de commencer par vous demander où, pour la première fois, vous avez vu mentionné son nom et son œuvre. Ensuite, vous pourriez nous dire comment cette découverte de son œuvre et des situations dans lesquelles elle-même fut impliquée, s’est développée pour s’insérer dans un réseau d’idées, de notions qui vous intéressaient. Sans aucun doute, cette rencontre, non seulement cadrerait avec vos intérêts, mais les prolongerait, et l’on peut dès lors avancer que Laure vous a mené vers d’autres concepts, vers d’autres mondes...

Bernard Noël – Fin novembre 1967, j’ai publié, au Mercure de France, *La Pratique de la joie devant la mort* de Georges Bataille et *L’ARCHANGÉLIQUE et autres poèmes* ; puis fin février 1968 *Documents*, qui réunissait l’ensemble des textes publiés par Bataille dans cette revue. Ce travail, qui m’a occupé pas mal de temps, avait nécessité de longues recherches à la Bibliothèque nationale. Un jour, je suis tombé sur deux fiches, mais où classées, je ne m’en souviens pas... À l’époque une majorité de fiches étaient manuscrites... Ces fiches mentionnaient *Le Sacré* et *Histoire d’une petite fille* avec pour nom d’auteur Laure et les noms de Leiris et de Bataille comme éditeurs... Très intrigué, je suis allé lire ces deux petits volumes à la réserve et me suis réjoui d’avoir trouvé là de quoi proposer un nouveau volume de Bataille au Mercure de France... Pas un instant, je n’ai douté alors d’être devant des textes inconnus de Bataille, dissimulés sous le pseudonyme de Laure... À cette époque, je dînais assez souvent avec Diane Bataille, la veuve de Georges, chez Fernande Schulmann, veuve d’Alfred Métraux. Je lui ai demandé de m’autoriser à publier ces textes signés Laure et, aussitôt, Diane m’a dit que ces textes n’étaient pas de Bataille mais de son grand amour, Colette Peignot. Après quoi, elle m’a expliqué qui était cette Colette et m’a dit qu’à la mort de Georges elle avait confié tout le dossier de ses écrits à Michel Leiris... Je m’occupais à cette époque des éditions Delpire et, dans les semaines suivantes, j’ai reçu dans mon bureau Jérôme Peignot, qui cherchait de l’aide pour sauver les archives et les poinçons de la fonderie Peignot. Nous avons déjeuné ensemble et, pour relancer la conversation, je lui ai parlé de ma découverte à la Bibliothèque nationale. Il m’a dit que Colette était sa tante, mais sans en faire déjà « sa mère diagonale » puisqu’il ne savait rien de ses écrits, dont je lui ai signalé que Diane les avait confiés à Michel Leiris... Il se peut que j’avance la date de cette rencontre et qu’elle se situe plutôt à l’automne de 68, après la « révolution ». Elle eut pour conséquence que, très vite, Jérôme rendit visite à Michel Leiris qui lui confia les papiers de Laure... Je constate que les *Écrits de Laure* ont paru en juillet 1971, soit deux ans et demi plus tard. Je sais que Jérôme m’a permis de suivre son travail, puis que je me suis chargé de le proposer à Jean-

Jacques Pauvert, qui en fut le premier éditeur... Laure m'a-t-elle mené vers d'autres mondes, comme vous le suggérez ? Non, c'est un satellite de la planète Bataille, et qui en demeure dépendant tout en ouvrant une dimension nouvelle dans son univers : la dimension d'une expérience intérieure vécue dans un corps d'un sexe différent et qui, à la fois, permet d'en contester et d'en vérifier le vécu à travers son altérité.

P.B. – Je voulais dire que c'est dans vos recherches sur Bataille que vous avez découvert par hasard Laure, comme vous le dites, mais je me demandais si plus tard, quand d'autres écrits sont apparus, vous l'avez perçue différemment, notamment par rapport à ses relations avec Boris Souvarine, Jean Bernier... Vous avez en effet publié *L'Amour de Laure* de Bernier dans votre collection « Textes », chez Flammarion. Et plus récemment un autre livre, *Une rupture* est paru avec d'autres documents. Donc, avec le temps, d'autres aspects d'elle sont apparus, et pas seulement dans sa relation à Bataille.

Alors je me demandais si nous pourrions présenter une autre approche, une piste qui est rarement suivie, il me semble : Maurice Blanchot. Vous avez vous-même dit dans votre essai sur Blanchot, *D'une main obscure*, publié par Fata Morgana en 1973, que vous aviez lu *L'Arrêt de mort* en 1966, au moment précis où vous faisiez vos recherches sur Bataille. Parce que Blanchot commence son récit avec ces mots, « Ces événements me sont arrivés en 1938 », vous avez imaginé que Blanchot s'était transposé dans la relation de Bataille et Laure. La première partie du 'récit' (terme utilisé dans la première édition de *L'Arrêt de mort* mais pas dans la seconde, publiée en 1971) semble en effet confirmer cette idée, en particulier la référence à « une rose par excellence » qui offre un point de correspondance concret à la référence à « la rose » consignée par Bataille écrivant à propos de Laure sur son lit de mort dans les carnets relatifs à l'ouvrage *Le Coupable* (version publiée dans *Œuvres Complètes V & VI*). Peut-être pourriez-vous ajouter quelque chose sur la période de votre découverte, à supposer que cela n'ait pas été mentionné auparavant, mais aussi nous dire si après, dans les années qui ont suivi, d'autres choses ont fait surface dans vos lectures (de Blanchot par exemple ou de Derrida dans sa longue réflexion sur *L'Arrêt de mort*, que je ne connais que sous le titre *Living On/Border Lines* dans *De-construction & Criticism*, 1979, pp. 75-176) qui révéleraient entre Bataille et Blanchot la force de ce lien qui a transpercé ce dernier si profondément qu'il a tenté d'écrire à propos de Laure et Bataille dans *L'Arrêt de mort*, qu'il a mis le « je » subjectif dans la bouche de son narrateur, une intimité qui pour moi évoque la profondeur de sa lutte pour la maîtrise du narratif, hanté qu'il était par son amitié avec Bataille. Blanchot a bien sûr écrit un court texte sur Bataille, *L'Amitié*, qui est aussi le titre du recueil d'essais dans lequel ce texte est inclus. N'oublions pas que *L'Amitié* est aussi la première section – et la section-clé – du livre *Le Coupable*, de Bataille.

Comme vous le savez, c'est au début des années 1970 que j'ai commencé à lire Blanchot, probablement intrigué par un texte que vous aviez écrit, *Une voix et personne*, et par les lettres que vous m'adressiez alors, ainsi que par les contacts que

j'avais avec Paul Auster et Lydia Davis, qui tous deux s'intéressaient à Georges Bataille et Maurice Blanchot. Ensuite le magazine que j'étais alors, *Curtains*, a publié plusieurs écrits de Blanchot ainsi que des textes sur lui, y compris un long extrait de la traduction de *L'Arrêt de mort* par Lydia (toute la deuxième partie et ces deux paragraphes qui forment la troisième partie de l'édition de 1948). À cette époque, Blanchot m'a écrit quelques lettres non seulement pour me donner son accord et m'aider dans mes transactions avec Gallimard concernant les droits mais, ce qui semblait plus important pour lui, pour m'encourager à publier plus de textes de Bataille en me rappelant : « N'oublions pas que les deux ouvrages auxquels il était le plus attaché restent *L'Expérience intérieure* et *Le Coupable* », et grâce à cela et à l'entièreté des lettres de Blanchot, j'ai compris qu'il m'encourageait à me concentrer sur ces deux textes.

B.N. – Une relation amicale s'étant établie entre Jérôme Peignot et moi, j'ai pu suivre la naissance de « ma mère diagonale » et la composition des futurs *Écrits*. Il y avait alors toute une effervescence amicale autour de Alain Jouffroy et de Jean-Pierre Faye dont je n'ai plus un souvenir très clair. La découverte de Laure nous passionnait tous en liaison avec notre passion pour Bataille car elle apportait du nouveau. J'exagère sans doute l'importance de Bataille entre nous car, du côté de Jouffroy, c'est le surréalisme qui l'emportait, mais Laure nous intéressait tous. L'interdiction de la réédition des *Écrits* par le père de Jérôme (et frère de Laure) déclencha toute une résistance, des réunions avec débats, des articles dans la presse littéraire, bref une actualité qui dota Laure d'une présence vivante. En 1976, le collectif « Change » réussit à faire une édition privée des *Écrits, fragments inédits* avec une « Préface finale » de Jérôme en dépit des tentatives de son père pour la faire détruire. L'année suivante, Jean-Jacques Pauvert réédita cet ensemble et consacra sa forme définitive. Désormais, Laure était une figure exemplaire qui, entre érotisme et politique, avait toujours choisi l'excès pour que son expérience touche le plus possible aux limites. Ses écrits, très fragmentaires, en sont moins le témoignage que le support et l'excitant car ils relancent la volonté de dépassement. Ma première lecture de Laure est allée dans ce sens mais, au moment de la découverte, j'ai sans doute recherché chez elle le témoin privilégié de Bataille avant de la lire pour elle-même. Lecture qui m'a conduit à publier *L'Amour de Laure* de Jean Bernier, en 1978, dans ma collection Textes, chez Flammarion, puis les *Écrits retrouvés*, en 1987, aux Cahiers des Brisants, dans ma collection « Comme ». Depuis a paru, par les soins de Anne Roche et Jérôme Peignot un dernier livre important : *Laure. Une rupture*, Éditions des Cendres, 1999.

Dans ce qui précède, j'ai bien conscience de ne rien dire d'intéressant : j'essaie de faire le point avant d'en arriver à votre proposition, qui est de tenter une autre approche à l'ombre de Maurice Blanchot en nous référant à *L'Arrêt de mort*... Il est vrai que ce livre eut sur moi un effet unique : il m'a mis au bord de la mort. Mais, comme vous me le rappelez, je l'ai lu pour la première fois en 1966, date à laquelle je ne savais rien de Laure. Quand je l'ai relu vers 1969/1970, et surtout en 1972, j'ai bien sûr été frappé par la ressemblance entre la mort de Laure et l'agonie

du personnage féminin. Je correspondais alors de loin en loin avec Blanchot et lui ai posé la question. Il ne m'a évidemment pas répondu tout comme il ne m'a pas répondu quand je lui ai demandé à quelle date exactement il avait rencontré Georges Bataille... La question concernant la mort de Laure touchait à l'intimité, l'autre pas du tout. Je ne sais par quelle coïncidence la présence de Laure semble émaner de *L'Arrêt de mort*. Je doute aujourd'hui qu'il s'agisse directement d'elle pour la raison que la collaboratrice de *La Critique sociale* ne saurait croiser le penseur antisémite et d'extrême droite qu'était Blanchot à la même époque. J'aurais aimé connaître la date exacte de la rencontre de Bataille parce que la grande amitié qui naît alors, sans doute dans le courant de l'année 1940, si elle n'empêche pas Blanchot de continuer à collaborer à la presse de droite, va orienter son glissement vers l'extrême gauche. On pourrait en conclure que le point commun entre Laure et Blanchot est ce goût de l'extrême, sauf que l'extrémisme de Laure, amie de Simone Weil, est à l'opposé de celui de Blanchot, ami de la pensée la plus réactionnaire.

Oui, *L'Expérience intérieure* et *Le Coupable* constituent l'œuvre la plus importante de Georges Bataille et je dirais volontiers qu'il en est de même pour *L'Arrêt de mort* parmi les livres de Maurice Blanchot, mais ce serait injuste pour ses autres romans et ses essais. Il y a des détails troublants dans ce récit, en particulier celui de la « rose par excellence » qui fait irrésistiblement penser à Laure quand on lit les carnets dont vous parlez. Il serait au fond rassurant de pouvoir donner une identité au personnage de Blanchot, mais je crois que cette incarnation est le contraire de sa démarche, toute pudeur et discrétion – ou, comme il apparaît maintenant, toute vouée à la dissimulation...

P.B. – Ce n'est pas Laure en tant que présence physique que Blanchot a rencontrée, ce n'est pas le personnage de son livre. C'est justement parce qu'il ne l'avait pas rencontrée qu'elle a pu figurer dans ses écrits. C'est l'absence de la personne réelle qui le travaille, peut-être même le fantôme de cette personne. Cette femme avait pris possession de son nouvel ami Bataille à un tel degré que Blanchot lui-même avait été empli par ce qu'il avait entendu de la bouche de son ami, peut-être aussi par certaines de ses lettres, et probablement parce qu'il avait lu les carnets de Bataille qui parlent de Laure. Pour comprendre cela, pour y trouver un sens, il a écrit la première partie de son récit. Ou du moins c'est un aspect de ce qui constitue la première partie. Ceci n'est qu'une supposition, bien entendu, car, comme le dit Michel Surya dans *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, on n'a pas de preuve concrète, Blanchot ayant détruit toutes les lettres de Bataille après la mort de celui-ci, et les lettres de Blanchot ayant été, paraît-il, détruites par Bataille quelque temps avant sa mort, à l'exception de quelques-unes qui sont plus tard parues dans *Choix de lettres*.

En réalité, tout ce qui se rapporte à cette période cruciale a été détruit. Quand quelqu'un jette un voile sur un événement, sur une relation, quand une sorte de pacte est conclu pour détruire les preuves, on est bien sûr plus intrigués que jamais. Aujourd'hui nous vivons dans un monde où les journaux et autres médias

sont remplis d'histoires autour de messages et textes envoyés par Internet ou sur les portables, qui sont détournés, piratés, propagés...

Mais ce que nous avons ici avec Bataille et Blanchot est un pacte différent d'Acéphale, qui était une « société secrète » à laquelle fut appliquée dès le départ une règle fondamentale, celle du silence et du secret. En général, une relation d'amitié entre deux écrivains n'est pas basée sur cette règle du jeu. À un certain moment, ils ont dû se rendre compte que leur grande complicité et l'intimité qu'ils partageaient avaient « besoin » (est-ce le bon mot ?) de rester entre eux. Autant que je sache, Bataille n'avait pas pour habitude de détruire régulièrement sa correspondance. Mais peut-être Blanchot le faisait-il, je l'ignore. Il y a des écrivains qui choisissent de ne pas archiver leur correspondance, et dont l'attitude générale est de détruire lettres, carnets intimes et agendas, ne laissant que leurs livres comme traces de leur travail.

Comme Blanchot faisait des recherches pour ses propres essais, il était tout à fait conscient des ressources disponibles en dehors du texte même. Donc il avait clairement déterminé la manière dont son travail à lui allait éventuellement être présenté. On connaît peu de choses sur sa vie privée, il existe une photo de lui, tout au plus, et il n'y en aurait probablement eu aucune si les choses s'étaient passées à sa façon, à ce qu'il me semble. Tout cela prend sens quand on examine les idées que contiennent ses écrits.

La profondeur de son amitié avec Bataille et les répercussions de cette période avec Laure continuent à faire leur chemin dans ses réflexions et ses pensées comme on le voit dans les livres qui suivent : *Le Pas au-delà* et *La Communauté inavouable*. Pensez-vous qu'on pourrait mieux appréhender les choses si on introduisait dans l'histoire une autre femme, Marguerite Duras ? Car ce dernier livre de Blanchot concerne son travail à elle, et la relation de Blanchot avec le travail de Duras se présente comme une évidence au fil des années.

Donc, je dis que ce n'est pas Laure qui est importante, mais une Laure en quelque sorte filtrée ou, inversement, éclatée par Bataille, par des mots sortis de sa bouche, par des mots sortis de sa plume, qui a propulsé Blanchot dans cette exploration des possibilités du narratif.

Personnellement, ce que je trouve extraordinaire c'est que Bataille ait eu une relation amoureuse si intense avec cette femme, Laure, qu'il a dû lui être infidèle pour, en quelque sorte, affirmer cette intensité. Ce n'est pas exactement la manière dont la plupart des gens se comportent dans leurs relations amoureuses.

Ce qui peut nous offrir un nouvel angle. Comme vous le savez, durant ma vie je suis passé non seulement par la littérature, mais aussi par la musique, le théâtre, le cinéma, les arts plastiques et la criminologie, des disciplines qui ont influencé mon travail d'écrivain pour une raison ou une autre. Aujourd'hui j'essaie de consolider mes idées dans ces domaines et de les utiliser mais je ne suis activement impliqué que sur les scènes littéraire et artistique. Il y a quelques années je m'intéressais beaucoup aux différents aspects du comportement criminel, plus précisément à ce qui se passe dans la tête du criminel, pas à l'élucidation du meurtre par la police ou par un détective privé. Il y a une expression dont on se sert en

anglais mais qui en réalité est une expression française, « folie à deux », que l'on utilise quand deux personnes qui séparément présentent certains comportements et traits de caractère, une fois mises ensemble se comportent complètement différemment. En réalité cette expression est le plus souvent utilisée quand on parle d'un acte meurtrier commis à deux. C'est une sorte d'attirance irrésistible (« chemistry ») entre deux personnes, un catalyseur inconnu qui entre en jeu. Et ce catalyseur change avec chaque cas. La définition légale de ce terme ne m'intéresse pas, comme quand on l'utilise dans le cas des *Tueurs de la lune de miel*, Raymond Fernandez et Martha Beck, fin des années 1940 en Amérique, mais ce qui me captive ce sont les liens qui unissent deux personnes quand la plupart des autres couples se seraient séparés... mais évidemment dans ce cas, le lien créé par le meurtre accompli conjointement peut très bien devenir ce qui cimente la relation. Le second cas sur lequel je me suis longuement penché, plus près de chez moi et qui s'est passé de mon vivant, fut celui des *Moors Murderers*, Ian Bradley et Myra Hindley. Ce n'est pas seulement ce qui les maintenait ensemble mais le fait que, après le procès et leur incarcération respective, ils ont gardé le silence sur leur relation, et quand ils ont divulgué certaines informations, c'était, car Hindley est décédée maintenant, le plus souvent une stratégie motivée par autre chose. Il y eut une période où ils auraient pu dire tant de choses sur leur relation, mais ils ont préféré garder ce lien pour eux, maintenir son secret. J'ai oublié beaucoup de détails de cette affaire, en partie parce que j'ai pris mes distances par rapport à ces meurtres quand il est devenu « cool » dans certains milieux de présenter ce couple et, avec eux, bon nombre de tueurs et de criminels sous un jour romantique.

Il peut sembler étrange de les introduire dans notre conversation mais vous mentionnez les extrêmes et Laure, Bataille et Blanchot ont montré que ce qui les intéressait, c'étaient les extrêmes. Beaucoup d'entre nous, s'ils ont de la chance, rencontrent au cours de leur vie des gens avec lesquels ils établissent un lien difficile à définir. Ce lien peut prendre la forme de l'amitié comme de l'amour. Il peut être de longue durée ou ne durer qu'un temps. Il peut être destructeur ou au contraire, très nourrissant. La passion est difficile à comprendre. La littérature et la presse quotidienne sont remplies des récits et conséquences des passions humaines. La passion intrigue ceux d'entre nous qui l'ont vécue autant que ceux qu'elle n'a pas touchés. Et plus un individu cherche à dissimuler ses relations passionnelles, plus l'intérêt des autres augmente, ainsi que la demande pour davantage de détails.

B.N. – Ce que vous développez est important et même capital pour aller à la découverte de vous-même, mais je ne crois pas un instant que cela concerne les rapports de Bataille et de Blanchot et encore moins, de Blanchot et de Laure. Il y aura toujours un mystère en ce qui concerne le personnage de *L'Arrêt de mort* : Laure ou pas Laure ? Mais que Laure figure ou non derrière le personnage, cela change-t-il la valeur de l'œuvre ? Non, pas du tout. Il ne s'agit que d'une circonstance qui expliquerait une qualité, qui ne lui doit rien car elle est liée à l'auteur et non au sujet de son livre. La lecture du *Choix de lettres* de Bataille, qui compte tout de même 600 pages, prouve d'ailleurs que la confiance intime n'est

pas son genre si bien qu'il est tout à fait improbable que Bataille se soit confié à Blanchot au sujet de Laure en dehors du fait biographique. Quant aux *Carnets* de Bataille, je me souviens que Diane me les a montrés dans une espèce de boîte murale vitrée avec serrure en m'expliquant qu'elle en avait confié la clé à Jean Bruno pour qu'on ne puisse la soupçonner d'y intervenir. Si elle tombait d'accord pour que quelqu'un puisse les consulter sur place, il fallait prendre rendez-vous avec Jean Bruno, qui venait avec la clé. En découvrant des fragments de ces *Carnets* dans les notes de je ne sais plus quels volumes des *Œuvres complètes*, je me suis d'ailleurs dit que voilà ce qu'il fallait publier, et qui attend toujours de l'être. Je doute que Bataille les ait donnés à lire à Blanchot, cela me paraît même impensable. Quant à la destruction des correspondances, je ne sais qui m'a raconté – probablement Diane – que lors des obsèques de Bataille, Blanchot était allé vers Michel Leiris et lui avait dit : *Je crois que je suis ému !* avant d'ajouter que, durant la nuit, il avait brûlé les lettres de Bataille. Rien n'indique qu'à la fin de sa vie, Bataille, très malade, ait détruit une quelconque partie de ses archives. On peut seulement se demander où sont passées les lettres que conservait Diane, en particulier de Kojève. Une chose notamment m'intrigue : Diane m'a dit avoir longtemps travaillé sur une histoire de l'anthropophagie. Son livre annoncé à paraître chez Robert Laffont, vers 1980, n'a jamais paru et je n'ai jamais vu par ailleurs mention de cet ouvrage. A-t-il été détruit ?

Pour l'instant, la seule correspondance de Blanchot qui ait été publiée (2012) rassemble les lettres qu'il a envoyées à Pierre Madaule, auteur justement de *Une tâche sérieuse ?*, essai où il est principalement question de *L'Arrêt de mort*. Rien n'indique dans ce travail une mise en œuvre de confidences de Bataille. Les extrêmes que j'ai soulignés à propos de Blanchot concernent son glissement de l'extrême droite vers l'extrême gauche, glissement qu'il a toujours dissimulé et dont le prochain numéro de *Lignes* va révéler l'ampleur. Il y a là, pour moi, une espèce de partouze intellectuelle bien plus déterminante que les partouzes sexuelles de Bataille, qui a couramment mis à la fois dans son lit plusieurs amantes. Et qui ne s'en est jamais caché pas plus que Diane n'a cessé d'avoir pour amants Ambrosino et Kojève... Peut-on parler d'infidélité quand rien n'est dissimulé ? Sûrement pas, aussi peut-on dire que Bataille n'a jamais trompé Laure car leur relation se situait dans la générosité de l'amour et non dans la jalousie toujours misérable.

P.B. – Bien entendu j'accepte que parler d'infidélité n'a aucun sens si les deux parties sont d'accord. J'ai utilisé ce mot parce que Michel Surya l'emploie quand il mentionne la relation entre Bataille et Laure. « Bataille fut infidèle (il l'a toujours été, avec toutes les femmes, infidèle systématiquement, abondamment, au point qu'il est certain que la fidélité ne se posa jamais à lui comme due à l'amour) ; elle fut jalouse. » Il ajoute en bas de page que Bataille se plaignait que Laure le faisait suivre par un détective. Que cela se soit passé comme ça ou non, il est évident que la position de Bataille était distincte de celle des autres. Il faut aussi souligner que les attitudes étaient différentes à l'époque. Aujourd'hui on réalise davantage que la femme se sent obligée de suivre une fois qu'une décision a été prise par l'homme.

Pas que cela n'arrive pas aujourd'hui bien sûr, mais maintenant, beaucoup de femmes se demandent si une telle décision a été prise de commun accord, ou pas. Il me semble que Bataille et Laure n'attendaient pas nécessairement la même chose (parler de « but » n'est pas correct car cela donne une idée de limite) de leur relation, de leur amour, d'où une angoisse profonde qui a trouvé son chemin dans leurs écrits. Il y avait là une impossibilité qui les attendait au seuil de leur relation amoureuse.

Je note que la nouvelle traduction anglaise du *Coupable* comprend tous les ajouts des *Carnets*. De plus, après avoir vérifié, je remarque qu'il y a une différence entre l'édition française et l'édition anglaise. La première édition de *La Mort à l'œuvre* (1987) mentionne seulement en bas de page qu'il semble que Bataille ait détruit des lettres avant sa mort. La version anglaise (publiée en 2002) offre plus d'informations. Peut-être s'est-elle calquée sur la version française revue et corrigée, ou Surya a-t-il fourni des notes supplémentaires. Toujours est-il que dans cette version, Diane Bataille dit que la majorité des lettres de Blanchot à Bataille furent détruites intentionnellement par Bataille avant sa mort. Et il est aussi mentionné que Blanchot a fait de même avec les lettres de Bataille dès qu'il apprit sa mort.

J'ai été élevé dans un monde de femmes (mère, sœur, petites voisines) et j'ai toujours été attiré par le travail des femmes en musique, littérature, arts plastiques... J'y trouve des affinités, des complexités, des nuances et subtilités qui m'entraînent au bord du précipice de mon moi masculin, si je puis dire. J'ai gravité autour de femmes comme Jane Bowles, Jean Rhys, Anna Kavan, trois exemples choisis dans le monde anglophone, des femmes écrivains qui furent *presque* exclues. J'ai voulu explorer le point où se situent leurs relations avec les hommes et les femmes, là où elles explosent avec passion dans leurs écrits ou dans leurs vies.

Mais une femme qui a adopté les idées et concepts que l'on trouve chez Bataille et Laure est l'écrivain américaine Kathy Acker. Je l'ai connue de son vivant, nous sommes devenus amis, j'ai conversé et correspondu avec elle au début de sa carrière littéraire, dans les années 1970, quand elle a pour la première fois découvert Bataille et Laure. Après sa mort, j'ai d'ailleurs publié les lettres qu'elle m'avait adressées (dans le livre *Spread Wide*), afin de révéler la manière dont sa vie et ses écrits étaient étroitement imbriqués.

Je l'ai fait en partie parce que Bataille, dans ses notes sur Laure, a choisi de présenter ce qu'il savait d'elle avant leur rencontre : Laure à Berlin avec Trautner et autres événements similaires. Dans la plupart des cas, les proches détruisent ou du moins limitent ces histoires après la mort de la personne concernée, pour éviter le scandale ou pour ne pas choquer l'entourage. Bataille a pensé qu'il était nécessaire de maintenir son sens de la vérité, de révéler la personne « intraitable et pure » qu'il voyait en Laure.

J'ai publié les lettres de Kathy en facsimilé non par désir d'offenser, non pour rendre ses livres plus célèbres, mais pour les contrer. Bizarre, j'en conviens, de dire que des lettres scandaleuses devraient être utilisées pour contrer des livres qui ont soulevé beaucoup de controverses. Je pense qu'elles révèlent une part essentielle de Kathy, qu'elles soulignent le rôle de « Kathy » et de « Je » dans ses

livres. Donc elles aident à comprendre l'enchevêtrement du réel et de la fiction et comment Kathy a persévéré dans la voie d'une certaine honnêteté à travers l'impudence de ses écrits.

Je ne sais pas combien d'individus comme Kathy vous avez vous-même connus ou connaissez, écrivains ou autres. La plupart des gens qui l'ont connue admettent volontiers qu'une relation qui sans cesse vacillait entre l'amour et la haine se développait inmanquablement à cause de l'intensité qu'elle exigeait de tous. Elle exaspérait son monde, elle était impossible. Ses écrits puisent largement dans Bataille et Laure, parce qu'elle avait enfin rencontré des gens dont elle partageait les idées. Elle aurait été frapper à leur porte s'ils avaient été en vie. Ils apparaissent bien évidemment dans *My mother : Demonology*, et elle y pensait souvent ainsi qu'à la manière dont elle les percevait, laissant tout ce qu'elle avait recueilli de ses lectures la pénétrer, la faire vaciller dans son esprit et dans son corps.

Toutes les femmes mentionnées ci-dessus ont laissé suffisamment d'écrits pour nous permettre de suivre leur développement. Bien que Kathy soit morte relativement jeune (elle avait 50 ans), elle nous a laissé un certain nombre de livres. Laure a laissé peu de choses, son écriture en était à ses débuts. On peut bien sûr travailler exclusivement avec les écrits. On peut créer tout un monde à partir d'un livre, ou de deux. Mais ce monde peut aller dans de fausses directions. Peut-être est-ce cela que nous voulons, plutôt que de tenter de découvrir d'autres fils à suivre. Une mort prématurée nous laisse supposer la direction qu'aurait pris une œuvre. Et donc nous cherchons, nous imaginons tous les possibles, tout ce qui aurait pu être. Ce qui n'est pas là devient ce qui est là.

Ce qui est intéressant chez Kathy Acker, c'est son indépendance. Les hommes ne furent pas une entrave à sa vie. En réalité, sa vie était pleine d'hommes et de liaisons, son monde était aussi peuplé de femmes. On imagine aisément une orgie intellectuelle et sexuelle quand on pense à elle. Son époque fut celle de la libération des femmes, et elle est restée fermement sur ses positions quand peu de femmes encore abondaient dans son sens. Mais elle n'était pas comme certains individus aujourd'hui, dont on ne sait pas toujours s'ils sont sincères, ou se donnent des airs scandaleux pour choquer ou se faire une réputation. Kathy pouvait passer pour une poseuse, mais personnellement je pense qu'elle essayait juste d'être honnête.

Kathy ne fut pas la personnification vivante de Bataille et Laure, mais quelqu'un qui s'offre à moi sur ma table de travail à travers ses écrits, d'une façon qui me permet d'approfondir mes réflexions sur Bataille et Laure. J'aime l'idée de prendre le travail de Kathy qui s'est enrichi de ses propres lectures et d'utiliser ma lecture de son travail pour revenir à la lecture des textes qui ont inspiré ses écrits. Et je revois Kathy debout sur un socle, en fait c'est plutôt un catafalque, donnant « voix » à ses textes devant un public silencieux, médusé, comme si (en référence au *Dernier poème* de Laure) elle était « seule présence vivante », « elle parcourait les espaces vides entre les mannequins / portant tous son masque ».

Quand vous pensez à Laure aujourd'hui, qu'est-ce qui vous vient à l'esprit ? Y a-t-il des aspects dont vous pensez qu'ils devraient être approfondis par d'autres ?

B.N. – D'abord, je ne vois pas qui, dans ma langue, pourrait s'inscrire dans la continuité de Laure comme le fit, dans la tienne, Kathy Acker. J'ai pensé à Danielle Collobert, à Agnès Rouzier à cause de leur destin tragique, mais elles ont seulement vécu à l'époque où la découverte de Laure fut la passion partagée par les membres du collectif « Change », et le fait que *Change* a édité leur œuvre ne prouve pas une ressemblance. Pas du tout... Si je pense à Laure et à Blanchot, donc à Laure comme personnage possible de *L'Arrêt de mort*, cette identification suppose des confidences de Bataille et il me paraît impensable que Blanchot ait ainsi utilisé des confidences très intimes et destinées à la seule intimité amicale. Si je pense à Laure et à Bataille, à l'époque de leur liaison, je pense à février 1934, à la menace fascisante, à l'union des gauches, au mouvement Contre-Attaque, au Front populaire, bref à tout un engagement politique dont la vitalité est à l'opposé de la situation actuelle. Je pense aussi au sens qu'avait alors pour Laure et Bataille le mot « communication » qui, pour eux, représentait le « Sacré ». Aujourd'hui, la communication sert la publicité des produits et des personnages publics et elle oriente la consommation. Cette évolution est évidemment significative d'un changement si radical des valeurs qu'il vaudrait sans doute mieux demander que représente Laure dans ce contexte. Un cas, une curiosité... S'il lui reste un avenir, ce sera d'incarner la résistance au règne exclusif de l'utilitaire et de l'économique. À mesure que le temps passe, l'œuvre et l'auteur se confondent : lire devient penser *avec*, et penser avec Laure c'est partager une révolte qui sert de base à une *expérience intérieure*. Quiconque tente aujourd'hui ce trajet doit très vite prendre conscience que le mouvement général de notre époque s'y oppose, non pas carrément, mais par la destruction de l'intériorité au moyen de l'occupation du regard. Les médias, dont le principal demeure encore la télévision, ont le pouvoir, à travers nos yeux, de déverser dans l'espace mental un flot d'images qui le neutralise et le rend disponible aux messages publicitaires. Je résume et n'ai pas signalé la passivité qu'engendre le maniement des écrans, mais chacun peut faire la synthèse des effets destructeurs d'une situation où tout devient superficiel et sans réflexion. La sympathie que peut inspirer une œuvre brève comme celle de Laure et la violence de ce qu'elle expérimente sont capables de provoquer une sorte de commotion physique propice au réveil des liaisons internes entre la perception et la pensée : c'est sans doute le meilleur moyen de ré-habiter le corps et de résister aux leurre de la consommation et du spectacle. Cette fin est trop abrupte, mais je ne crois pas m'écarter de l'engagement de Laure dans *La Critique sociale* en appelant à tirer de ses écrits une pratique associant perception du corps pensif et réflexion intellectuelle comme moyen de résistance à l'invasion médiatique de l'intériorité et comme *expérience intérieure*...

Février 2014